

Jacques Darras

Usages de la forêt

dans l'autre sens, l'été, la sommière
qui, si l'on s'y arrête,
par quelques descentes de talus linguistiques, quelques
glissades inertes dans l'économie de la nuit
charbonnière vient, pour peu qu'on veuille remonter
la pente jusqu'à l'hypothétique lapsus
d'origine, de *somma* la somme, la
sente pour un seul où se confond, sitôt que se fraie
un passage dans la langue pour la trace forestière
la charge sommière de la bête, encore nommée
bête de trait ou bête de somme, mais
la confusion des branches sied
particulièrement bien à cette proposition secrète
d'un chemin fictif qui va d'où il vient, c'est-à-dire
la touffeur verte de l'été, la nuit paresseuse de la nature
où les familles de feuilles comme de foules frémissantes se
décomposent dans l'automne d'une tourbe à venir,
plus nue, plus noire quand, les coudriers paraissant alors
pour ce qu'ils sont, ne restera au bout extrême de la sinuosité
que l'invisibilité active
du ciel dont on dira qu'il est
d'hiver par la seule facilité qu'il y aura
à le voir

il ne s'agit pas de l'âge des arbres
qu'ils ont singulièrement que l'on déchiffre comme une écriture naturelle
à la disposition concentrique de leur aubier
les arbres de la forêt n'ont pas d'existence singulière
tout au plus un accident de la lumière les gauchit-il
tellement que des pèlerinages parfois rendent un culte
à l'espèce dévoyée dans l'individu
il ne s'agit pas de la monstruosité centenaire du chêne
baptisé « revenant » parce qu'il hante la forêt comme l'ombre
qu'elle se fait à elle-même dans sa puissance végétale
de renouveler son ombre à la lumière dont elle se protège

la forêt ne délègue que rarement sa présence
à des sujets à des surjets qui confisqueraient par une croissance excessive
l'obscurité où elle se complaît pour la produire en pleine lumière
une richesse aussi essentielle que la sienne ne se gaspille pas
en largesses inutiles mais la ressource qui s'abrite sous la profusion
des feuilles des fûts est une richesse tout à la fois
fluide et dense à laquelle chacun participe solidairement
pour l'accroître en sorte que le mystère ne se dévoile pas
mais qu'il se renouvelle dans sa longévité toujours jeune
il ne s'agit donc pas de l'âge singulier des arbres qui nous occupe
mais de la ressource du temps

qu'elles frôlent les jambes la taille
de qui s'avance dans la souplesse de leurs
feuilles et rame avec les bras tenus haut
comme lorsqu'on marche sur le fond de la mer
et que l'on pare le déferlement des lames
avec les mains détournant le visage pour essuyer
la gifle mouillée la caresse de sel
avant de reprendre pied sur un banc
de sable où l'écume grésille en petites
molécules blanches les fougères
pareillement entraînent à la navigation
du corps dans l'ombre liquide soyeuse
qu'elles secrètent entre leurs tiges comme un humus
diffus qu'elles distillent par les tendons ligneux
qui s'enracinent dans la terre noire des fossés
où l'on plonge au point de disparaître jusqu'au
cou et recevoir la gifle douce des sporanges
pendant qu'une odeur âcre éclate
insidieusement enveloppe la tête d'un nuage
fauve dans lequel toute la terre résume
la subtilité de sa nuit fait tenir l'aigu
de son désir dans le triangle sexuel
de la feuille féminine

le jour nous est donné la contre-épreuve
nocturne n'invalide pas cette portion
de terre transparente qu'il appartient
à l'œil de refléter dans l'oubli de sa propre
nature si bien que longtemps le ciel nous aura
regardés du regard que nous lui prêtons
par une sorte de réciprocité divine où

nous perdions sciemment au change
afin que le déclin de notre jour
s'ordonne à l'infaillible voyage
de la lumière car le jour nous est donné nous ne savons
véritablement qu'en faire le jour nous est
échu en partage l'autre moitié dont il semble
que celle-ci se soit déprise nous est obscure
l'image de la nuit la peint mais la nuit ne dit pas
qu'elle est la contre-épreuve de la lumière en sorte que
nous n'aurions que l'ignorance à partager
s'il n'y avait au cœur de la forêt la clairière — le
jour nous est donné mais la clairière se gagne
comme un jour plus avant dans l'épaisseur du jour qui
tandis que le travail des feuilles à naître à se liguer
en frondaisons humides autour de lui s'ourdirait
se délivrerait de la terre même ne viendrait plus seulement
du regard comme d'une abondance superflue d'une générosité
déplacée que nous ne saurions comment rendre ni
à qui mais se chargerait de l'eau des sources de la forêt
des lentilles vertes des mares où boivent les chevreuils
altérerait désaltérerait notre soif d'absolu

parce que sa maturité est noire et que
ronde elle tient en équilibre instable
dans la paume ouverte le plus platement possible
et que le plus souvent, tout à côté d'une noire,
sans que celle-ci bouge et que la paume se
referme si peu que ce soit de peur de la blesser
se déposent successivement une autre noire, plus
petite, plus rerite mais vraisemblablement
pas moins sucrée, puis une quasiment rouge,
pour le contraste des couleurs, cueillies
avec l'autre main au roncier cependant que les pieds
s'assurent maladroitement de la soumission temporaire
des ronces, de sorte que le corps tout entier
se tend en un effort inouï de
tendresse, la mère
demande qu'on la désarme par l'art
du choix et des comparaisons, qu'on la
retienne dans le suspens d'une
caresse absolue, qu'on la goûte
entre plusieurs avant de la porter
directement sur la langue et de presser le palais

contre sa chair et d'exprimer le jus dont la teinte violette
et noire s'imprime, indélébile,
sur la main

ce n'est pas de l'ombre qu'il y a entre les hêtres
car les hêtres sont trop élevés leurs cimes trop proches
du ciel pour exclure tout à fait la lumière
de leur entourage mais à travers
le tissu végétal qui recouvre très haut la convergence
des troncs et qui donne du jour une version solaire
unanime sur le revers des feuilles en transparence
desquelles le ciel se présume jaune la lumière se
décompose laisse les marques de sa provenance astrale
à la lisière enfeuillée de la terre
cependant que le peu de rayons obliques
qui poursuivent son voyage plus avant jusqu'à la terre réelle
la terre noire entre les racines se diffusent
tout à coup pèsent d'une gravité de brume de sorte
que le corps transparent qui rend toute chose visible
devient visible à son tour au moment même de perdre de son
efficacité la lumière meurt au ciel mais advient
à la terre qui la colonise subtilement
qui la colore en bleu en vert au bain de
ses mares emplies d'une macération de fâines
l'eau monte comme par un chaume et nous buvons
cette humeur lumineuse qui ne s'appelle ombre
que par manque d'une détermination

lieu de la peur, car les arbres, fantômes d'eux-mêmes
se dédoublent, se déprennent de conciliabules secrets où
conspirait la quintessence immobile du vent cependant que
les feuillages supérieurs donnent le change, bruissent d'un
message aérien banal, le bois retient ses souffles ne les
libère que convertis en ombres animales aussi nombreuses
qu'il y a de craintes dans la respiration d'un seul homme
progressant entre les branches vives qu'il contourne en se
baissant tandis que craquent les rameaux morts sous ses pas
dans la pourriture des feuilles agglutinées au terreau et que
son haleine met en fuite toute une ramure d'ailes à peine
reconnaissables, comme une église le bois, mais plus secrète,
plus profondément religieuse d'une résonance infiniment plus
sonore que le moindre assemblage de fûts et de dalles urbains,
introduit dans le vif du silence que suscite, par sa seule présence

le fidèle, l'homme lié à son souffle par un contrat dont l'origine recule, s'accointe avec le suspens nocturne, se diffère au contact de feuilles invisibles comme si la singularité de chacune s'éveillait sous sa singularité à lui, que le monde s'épelait à l'envers du bruit par crainte que le secret du jour ne se divulgue alors que plus haut à la lisière du ciel passe l'invasion du vent comme une forêt en marche unanime allant combattre quelques moulins aux ailes en forme de branches

disparaître est la tâche répétée du chevreuil qui se met à distance de quelques bonds comme pour confisquer la sauvagerie l'emporter avec lui au profond de la forêt sans laisser à quiconque d'autre ce précieux souci sachant que ce n'est pas le propre de la bête de craindre l'homme lui-même tant que de redouter qu'il ne s'approche par familiarité des lisières qui lui sont interdites s'acquitte donc de son rôle avec l'empressement d'un garde forestier dont il prend parfois la tenue de feuilles mortes invisibles à l'œil humain qui n'étant pas conçu pour la fuite n'affleure pas à la surface des peurs végétales ne tressaille pas d'une simple humeur des sèves mais contemple longuement depuis l'abri frontal de ses tempes la disparition sauvage à laquelle il ne sait contribuer que par la crainte qu'il inspire comme si c'était chaque fois l'horizon qui s'enfuyait avec la robe fauve claire d'une bête pour que le temps de la création se retende d'un écart que la question fuse derrière cette proie vive qui s'en va dont la mort quand bien même elle la rattraperait d'une graine subtile du plomb à sonder l'existence ne pourrait jamais tout à fait interrompre le départ de ce qui ne se domestique pas mais toujours emporte plus loin avec soi le mystère de la forêt comme d'un temple mobile à la distance d'une dissidence obstinément recommencée d'une hérésie naturelle instituant l'inconciliable schisme du vivant avec lui-même que les victimes désignées conservent

non pas diffus dans ses sources mais concentré sous la forme cylindrique d'une haute bûche de fonte de la hauteur presque d'un écolier chargé d'entretenir son âme, un peu comme un arbre tronqué qu'une branche

en tôle métallique reliait au plafond puis à la prise principale
d'air qui était comme un grand appel céleste à travers la maison
nous grandissions avec le feu à longueur de matinées géographiques
où la carte du monde la planisphère fonçait ses abîmes océaniques
bleu cependant que la carte de nos joues s'allumait d'une couleur
forestière locale que des biches brillaient à travers nos yeux
que nos oreilles pointaient comme des broques à saisir les essences
qui nourrissaient la flamme dans le ventre de la chaleur parfois
l'un d'entre nous moins fiévreux que les autres ou parce que se tenant
près d'une fenêtre il écoutait l'autre feu de la nature aux flammes roides
raidir les tiges de l'herbe et qu'il craignait pour son oreille se levait
venait à la gueule de fonte qu'il ouvrait d'un geste vif et court de qui
se brûle la charnière grinçant en retombant puis sans perdre
une seconde balançait une bûche neuve à l'appétit des flammes
qui lui léchaient les doigts comme avec de la reconnaissance bruyante
de bête demi-sauvage c'était toute la forêt qui ronflait alors avec ses rêves
ravivés l'expansion des sous-bois se gonflait d'un automne plus roux
que toutes les rousseurs de l'automne véritable qui procède à petit feu
par sauvettes nocturnes l'embrassement des hêtres se communiquait à nos âmes
lumineuses d'oiseaux de l'hiver perchés sur leurs bancs scientifiques
où ils apprenaient à survoler l'immensité du monde avec des regards
d'aigles mais la chaleur était locale la source venait de plus loin que
la surface même courbe de la terre laquelle rétrécissant comme une planète
que l'on quitte se chagrinait à la rondeur d'une boule de papier flambante
que nous jetions au centre de la forêt en feu la terre brûlait dans la
simplicité conquérante de l'élément feu et nous la tribu primitive accroupis
dans le savoir nous étions d'invisibles nomades chamanes de l'air tournant
plusieurs fois par jour autour du globe avec la mobilité subtile de l'incendie

une main, d'un geste
désigne une coupe, rassemble
quelques têtes chevelues qu'elle
réduit à calvitie totale,
l'œil est déjà nu qui contemple
l'allée où les fantômes ne hanteront plus
le jour de leurs ombres, la laie
fulgure, comme un carré de ciel
qui s'abattraît à plat, aplattrait
les ronces, sans écraser
les mûres, les fraises sauvages
pendant qu'instantanément convertis
en stères, sans que saigne
aucune blessure de hache, les hêtres
attendraient en martyrs

résignés qu'on les brûle, disciplinés
par la corde qui les mesure, la main
parfois se ferme sur la forêt, fait craquer
les os du frêne, la main armée
ailleurs la même qui s'abaisse jusqu'à terre
d'un geste désuet de glaneuse, exerce
distinctement son droit d'affouage, recueille
le temps mort en branches comme une collection
privée d'instantanés naturels, pour peu
qu'elle s'ouvre alors, recèle,
la recéleuse, la marque
d'une forêt de lignes inscrite par tant
de bifurcations, de laies
de sommières, de sentes qui se coupent
se croisent, se recourent
qu'un arbre y lisant d'en haut son destin
s'y perd.

Usages de la forêt est extrait du sixième fragment de *La Maye* dont sont parus les fragments I/III (in hui 1981/1985, 3 Cailloux, Amiens).